

L'envol

ou le rêve de voler



Ground control to Major Tom
Take your protein pills and put your helmet on
[...]
Ten, nine, eight, seven, six, five, four, three, two,
one, lift-off
Ground control to Major Tom
Commencing countdown, engines on
Check ignition and may God's love be with you
[...]
Ground control to Major Tom
Your circuit's dead, there's something wrong
Can you hear me, Major Tom?
Can you hear me, Major Tom?
[...]
Can you hear...?
[...]
Here
Am I sitting in a tin can?
Far above the moon
Planet Earth is blue
And there's nothing I can do...

David Bowie, « Space Oddity », extraits
(traduction p. 27)

couverture : Lucien Pelen, *Chaise n°1* (détail), 2005
© Lucien Pelen / Courtesy Galerie Aline Vidal

L'envol

ou le rêve de voler

**commissaires : Bruno Decharme, Antoine de Galbert,
Barbara Safarova et Aline Vidal**

En juin 2004, La maison rouge ouvrait ses portes au public avec une exposition annonciatrice : *L'intime, le collectionneur derrière la porte*.

Depuis, 131 expositions monographiques ou collectives y ont été organisées, dont, chaque année, des présentations de collections particulières, caractéristiques de la programmation de cette fondation reconnue d'utilité publique. Regarder à côté, « derrière la porte », nous y emmener un temps : La maison rouge a toujours eu à cœur de montrer des œuvres et des démarches marquées par leur anticonformisme voire considérées comme « en marge ». Et surtout : les faire dialoguer de manière audacieuse.

Un dernier vol

Conformément à l'esprit du lieu, *L'envol, ou le rêve de voler* rassemble des œuvres d'art moderne, contemporain, brut, populaire, ethnographique. Les fidèles de ces lieux y reconnaîtront peut-être des artistes (re)découverts là, à l'occasion d'une exposition antérieure : Dieter Appelt, Henry Darger, Nicolas Darrot, Hélène Delprat, Hervé Di Rosa, Didier Faustino, Agnès Geoffray, Rebecca Horn, Eikoh Hosoe, Ilya et Emilia Kabakov, Stéphane Thidet, Panamarenko, Philippe Thomassin, Adolf Wölfli – entre autres. De même, Bruno Decharme, co-commissaire de l'exposition, avait déjà investi les lieux avec *art brut/collection abcd* en 2014. Ces récurrences témoignent de la constance d'un engagement, et du plaisir de pouvoir faire ressurgir les souvenirs des expositions passées au cœur de La maison rouge.

Avec sa scénographie ouverte conçue par l'agence Zen+dCo, autorisant chemins de traverse et boucles dans le parcours, *L'envol* se donne comme une déambulation spatiale, mentale... et aérienne. Il y est question du « rêver de voler », dans toutes les acceptions que peut revêtir l'expression : ascension sociale, élévation spirituelle, ivresse des cimes, arrachement à la gravité, rites de passage ou échelons à gravir, extases mystiques côtoyant les amoureuses, décollages sous influences... Car tous et toutes, d'une manière ou d'une autre, souhaitons un jour échapper à la pesanteur – aux pesanteurs !

Ce défi aux dieux ou, plus généralement, à l'ordre des choses, c'est l'*hybris*, terme issu du grec ancien signifiant « démesure ». Dans les récits mythiques, il est source de malheur. Mais il est aussi le lieu de tous les possibles : qu'elles soient échappées folles ou fabriques utopiques.

Un départ enlevé

Dès le hall, le ton est donné, nous voilà désormais à la « maison bleue », avec une nuée de superhéros en saints patrons, et Superman en majesté. Un conseil aussi, prodigué par un hérisson-cosmonaute : « Ne demande pas la lune » (*Greif nicht nach den Sternen!*). Un des avions de papier de l'Allemand **Hans-Jörg Georgi**, faisant du sur-place au-dessus de nos têtes. Fabriqués dans l'atelier pour artistes handicapés qu'il fréquente alors, à partir de morceaux de boîtes à chaussures, ses avions répondent à un projet ambitieux : accueillir à leur bord l'humanité après que la planète sera devenue inhabitable. Il faudra compter sur la bonne fortune dans cet appareil de carton-pâte... et pourtant, la sublimation est là : la boîte à chaussure, a priori assignée au sol, décolle – enfin !

Quelques entreprises, non moins ambitieuses, se succèdent ensuite. Il y a de la translation sainte dans l'air, et l'on ne sait s'il

faut rire ou s'abstenir. La scène d'ouverture de *La Dolce Vita*, chef-d'œuvre cinématographique de l'Italien **Federico Fellini**, montre le transport dans les airs d'une statue pas comme les autres : « C'est Jésus », s'écrie-t-on aux terrasses des cafés romains. Singulier renversement que ce sauvetage héltreuillé du Rédempteur ! La scène valut au film sa censure dans l'Espagne de Franco. On dit pourtant qu'elle s'inspire d'un fait bien réel. C'est un autre fait réel qui a donné lieu à cette photographie de l'écrivain et chroniqueur britannique **P. W. Wodehouse** : le tour du monde en faveur de la paix du Père Patrick Moore, de la Scarborough Foreign Mission, en compagnie d'une statue de Notre-Dame de Fatima. La naïveté de cette aventure évangélique se double de la vision de cette Vierge voyageant assise, au même titre que les autres passagers. Ou quand la grandeur d'un projet se colore d'une dimension humoristique involontaire.

Il manie le comique de situation avec l'élégance du pince-sans-rire et l'inventivité de l'ingénieur : l'artiste français **Philippe Ramette**, quant à lui, crée des orthèses et des prothèses pour soulager nos âmes et nos corps du fardeau métaphysique. La lévitation s'en trouve rationalisée : c'est physique, CQFD. Mais l'allègement souffre parfois quelques encombrements tel cet imposant ballon gonflé à l'hélium permettant d'éprouver un sentiment d'apesanteur crânienne.

Dans le patio, à travers les baies vitrées, apparaît la *Fusée Soviet Union* de **François Burland**, vestige d'une « Guerre des étoiles » renvoyant autant à la célèbre saga cinématographique qu'à la bataille qui opposa les États-Unis et l'URSS dans leurs velléités de conquête spatiale, durant la guerre froide. Posé-là, le jouet devenu gigantesque dit quelque chose d'une époque révolue. Car les statues meurent aussi : le déboulonnage de celle de Cecil Rhodes, magnat des mines et homme politique britannique en poste en Afrique du Sud sous l'Empire colonial, déclenche

la liesse estudiantine sur le campus où a été prise cette photographie de **Sethembile Msezane** (*Chapungu – The Day Rhodes Fell*). Costumée en Chapungu, « l'oiseau qui ne perd jamais de plumes » symbole du Zimbabwe, l'artiste apparaît, guerrière, faisant de cette chute la promesse de son envol et de cette performance un acte de résistance, et de mémoire. Elles sont, elles aussi doucement folles, follement résistantes, les inventions de **Gustav Mesmer**. Sa vie fut une suite d'enfermements : malade enfant, séminariste adolescent puis interné de nombreuses années à la suite d'un mot malheureux lors d'un prêche. Adulte, il n'eut de cesse que de fabriquer chaussures à ressorts et vélocipèdes ailés afin de s'échapper, et (re)conquérir sa liberté.

Pour tutoyer le ciel

En un sens, **Auguste Rodin** aura cherché, toute sa vie, à affranchir la sculpture des lois de la gravité, extirpant littéralement le mouvement de l'inerte. Démultiplié par son écrin spéculaire, *L'Aile* rappelle que le sculpteur français a beaucoup travaillé autour de la danse. Elle introduit également la suite du parcours. Le silence et l'étrangeté habitent les mises en scène photographiques de l'Allemand **Dieter Appelt** et du Français **Lucien Pelen**. Prises dans des gorges du sud de la France, *Canyon à Oppedette – pour Marguerite Duras* introduit mystère voire mysticisme dans ce paysage minéral. De manière différente, Pelen investit lui aussi l'image de son propre corps pour créer des situations de stases énigmatiques. Photographier s'apparenterait, pour lui, à sauter dans le vide ; il s'élance alors et aligne son corps, pour « l'instant décisif », avec l'objectif. Face à la troisième occurrence de la série des « Chaises » présentée ici, *Kamaitachi 17* d'Eikoh Hosoe, dont le titre fait directement référence à l'incarnation animale et mythique de l'esprit du vent, au Japon.

Ce corps en tension, pris dans les plis du tissu, introduit un accrochage de photographies d'athlètes et de funambules, mêlant anonymes et grands noms : chacun retient sa respiration devant ces clichés aux cadrages et compositions remarquables. Ainsi du soleil noir que forme le corps en boule du nageur dans le *Plongeon* d'**Alexandre Rodtchenko**, fondateur du constructivisme russe ; ou bien encore des sauts de **Lev Borodulin**, très influencé par Rodtchenko, où, pris en contre-plongées et autres angles audacieux, les nageurs apparaissent tels des avions ou des oiseaux s'élevant vers le ciel. Au-delà de la glorification du corps, propre à la propagande soviétique (notamment), se lit la double révolution à l'œuvre à l'époque : artistique et politique. Inversement, c'est, la fin des utopies que recueille **Dara Friedman** dans son court-métrage *Government Cut Freestyle*. Interrogée par l'artiste sur son activité principale et idéale, une centaine de jeunes gens lui répond « dormir » et « voler ». Leurs corps sont filmés plongeant, avec une indolence revendiquée.

Flânant au bout de son fil, le cerf-volant de l'artiste japonais **Shimabaku**, à son image, invite à la dérive poétique (*Flying Me*). Diplômé en design industriel à l'Académie des arts appliqués de Vienne, **Mario Terzic** crée des « dispositifs d'extension » dialoguant avec l'histoire de l'art. *My Wings* évoque l'ingénierie d'un Léonard de Vinci ainsi que le mythe d'Icare. Mais l'artiste ne quitte pas la terre ferme, bien qu'il soit vêtu en aviateur et que ses ailes irradient à l'image. L'insaisissable **Gino de Dominicis** se plaisait à semer le doute avec poésie et légèreté. En 1970, il participe, avec *Tentativo di volo*, à l'une des « galeries télévisuelles » (des émissions télévisées) réalisées entre 1968 et 1973 environ par Gerry Schum et Ursula Wevers. Après *Land Art* en 1969, c'est « l'exposition » *Identifications* en 1970, toujours sous la forme télévisuelle, qui accueille cette désopilante action de l'artiste italien, battant vainement des bras puis retombant avec élégance.

Un peu plus tôt dans les années 1960, l'Allemand **Otto Piene**, cofondateur du groupe Zéro (qui jetait des ponts entre art, science et architecture), développe le concept de Sky Art (ou « art du ciel »). Dans *Sky Kiss-Linz*, la violoncelliste et performeuse Charlotte Moorman s'envole avec son instrument.

Quand l'esprit quitte le corps

En prélude aux photographies anonymes, aux œuvres d'art contemporains et aux objets ethnographiques qui se déploient sur les parois de Plexiglas et les vitrines du fond de la grande salle d'exposition, *Envol* de **Pierre Henry**. Accessible par une volée de marches, cette « pièce pour orchestre de haut-parleurs », est une « nage aérienne » ayant « un rapport à la dynamique des oiseaux » selon les termes du compositeur, aujourd'hui considéré comme l'un des fondateurs de la musique électroacoustique. Ce morceau, extrait du bien nommé album *Envol – Pulsations*, prépare le corps et l'esprit aux expériences les plus troublantes. Lévitation, trances chamaniques, prises de substances hallucinogènes à des fins rituelles ou récréatives, extases mystiques ou amoureuses, se mêlent parfois. On redescend cependant avec l'humilité de M. Makovicka qui dût abandonner les ailes qu'il s'était fabriquées après une tentative de vol ratée, mais les enfile à nouveau, le temps de la pose, pour le photographe **Miroslav Hucek**.

Après avoir pu observer quelques-uns des trésors de la vaste vitrine ethnographique, laissons-nous emporter par quelques étranges entreprises de communication avec les esprits. Les héroïnes d'**Agnès Geoffray** semblent en proie à de mystérieux phénomènes : l'une apparaît presque convulsant tandis que l'autre repose abandonnée dans les bras d'une figure absente. L'artiste française, qui pratique également la vidéo, l'écriture, la performance ou l'installation, intervient souvent par le biais de la retouche sur des photographies trouvées ou achetées : elle ajoute,

retire, créant des distorsions du réel, révélant la part d'ombre de scènes anodines ou plus dramatiques. Geoffray rejoue par là même le lien qui a très tôt attaché la photographie au spiritisme. Il faut dire que le processus de « révélation » est évocateur. De même que l'aptitude à rendre immortel ou créer des apparitions. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle se développe la photographie spirite, ou plus largement l'utilisation du médium pour attester de la « véracité » de phénomènes paranormaux. De l'autre côté des parois de Plexiglas, une vitrine sur pied recèle, aux côtés d'illustrations de *The coming of the fairies* d'Arthur Conan Doyle et d'un dessin de **Fernand Desmoulin** issu de sa courte période médiumnique (1900-1902), des clichés d'anonymes ainsi que plusieurs photographies de **Jacques-Henri Lartigue**. L'éther le fascine, à en croire la récurrence de ses portraits d'élégantes, balles de tennis saisies au bond, avions en vols d'essai. Lartigue photographie dès son plus jeune âge (il obtient son premier appareil à l'âge de huit ans) les inventions roulantes, flottantes ou volantes de son frère « Zissou » qui envahissent alors le château familial de Rouzat. Il n'a que onze ans lorsqu'il fige les sauts belle-époque de sa cousine Bichonnade, avec humour.

De l'autre côté des parois de Plexiglas, deux visages extatiques qui nous avaient attirés vers le fond de cette salle encadrent *High* (« Haut », dans tous les sens du terme, en anglais) par American Newsrepeat Co dont le montage n'appelle guère de commentaires... Cette affiche rappelle que la contestation politique s'accompagne souvent de renversement de tous les autres ordres, y compris moral.

États seconds

Les deux visages en question, ce sont ceux d'une jeune femme sous LSD à gauche, et d'une certaine Marcelle Chantal à droite. Attentif au corps et à la peau, **Albert Rudomine** s'attache aussi

à la « surface sensible » de ces clichés qu'il tire « au charbon », obtenant un grain velouté et des noirs profonds. L'extase en devient des plus sensuelles. Inversement, *LSD : Une bombe atomique dans la tête* de **Jean-Philippe Charbonnier** transforme le modèle en Gorgone furieuse. Cette image du journaliste et photographe français illustre la couverture du numéro 71 du satirique intitulé *Le Crapouillot*, consacré au LSD. Point de substance requise pour l'Allemand **Heinrich Nüsslein** : « ça peint » à sa place. Dans les années 1920, ce « peintre psychique » et « écrivain métaphysique », selon ses propres termes, travaille les yeux fermés ou dans l'obscurité, en une à quinze minutes. Son « tour du ciel » (*Himmel Fahrt*) nous fait accéder à une autre réalité.

C'est l'extase, qui signifie littéralement « se tenir hors de » (soi, évidemment). L'extase : figures de bascule, bascule des figures. **Henri Cartier Bresson** en donne l'image, au propre, en saisissant une jeune mariée, radieuse dans sa robe immaculée, goûtant l'innocent plaisir de la balançoire, *Chez Gégène*, en compagnie de son jeune époux. Un cliché que le voisinage immédiat du diable enlevant une jeune fille par **Jan Malik** rend plus savoureux encore. Les visages sont rejetés en arrière, dans un érotisme évident. Objectifs et regards s'attardent sur eux, sur leurs expressions pénétrées. Ainsi de *Trypps#7* de **Ben Russell** qui, dans une série de court métrages parmi lesquels celui-ci, filme des sujets sous l'influence d'une drogue – l'anglais « trip » renvoyant potentiellement à toutes sortes de voyages. L'artiste américain s'intéresse tout particulièrement aux trances et rituels occidentaux contemporains. Il parle même « d'ethnographie psychédélique » et, surtout, détourne les codes du documentaire : nous sommes à notre tour arrachés au réel, en proie au doute, et à la fascination. Plus sensuelle encore, la béatitude ambiguë des visages dans *Le Phénomène de l'extase* de **Brassaï** ou de **Salvador Dalí**. Photographe d'un Paris nocturne et insolite, Brassaï collabore

avec les surréalistes sur certains projets. Ainsi, son évanouie épanouie est associée à d'autres images de vertiges (dont on ne saurait dire s'ils sont charnels ou religieux) dans un photomontage réalisé sous la direction de Dalí pour la revue *Minotaure*.

Si le dessin accroché au-dessus de cette vitrine n'est pas sans évoquer les dessins automatiques qu'affectionnaient précisément les surréalistes, il s'agit en réalité d'une autre déréalisation qui s'y joue : la télévision ! Le jeune artiste japonais **Yuichi Saito** retranscrit en effet en nuées d'idéogrammes les titres de programmes qu'il affectionne regarder ! À sa gauche, le *Bouddha invisible* de **Frédéric Pardo** tient autant des Primitifs italiens que du flash épileptique. Et pour cause, cette figure légendaire de l'underground parisien est aussi sous l'influence de LSD lorsqu'il peint cette vision totalement psychédélique. De même, *Lucy in the Sky with Diamonds* du français **Robert Malaval**, fait référence à la chanson des Beatles, les initiales des mots qui le composent (Lucy, Sky, Diamond) donnant LSD. Avec la série « Rose-blanc-mauve » à laquelle appartient cette peinture, Malaval poursuit la réflexion amorcée autour des « aliments blancs » (expression sans équivoque). La perception se renverse à l'image de ce grand corps planant. Bascule des figures, figures de bascule.

S'arracher à la gravité

Avant de retrouver, de l'autre côté de l'œuvre de Malaval, davantage de ces corps en apesanteur – danseurs et danseuses –, arrêtons-nous devant *How to make yourself better* d'**Ilya et Emilia Kabakov**. Pour le couple d'artistes conceptuels russes ayant vécu les restrictions et absurdités d'un régime autoritaire, l'évasion constitue un thème récurrent. Ici, une paire d'ailes posées sur une chaise, comme pourrait l'être une veste. Si l'on pouvait s'asseoir à cette table et endosser ces attributs de plumes, voire répéter

l'opération quotidiennement, pendant quelques semaines, peut-être pourrait-on devenir meilleur ?

Chutes et élévations sont bien évidemment au cœur de la section consacrée à la danse moderne et contemporaine. Elles sont présentes dans les mouvements et enchaînements (qu'ils soient volontaires ou accidentels) mais également dans les récits chorégraphiques évoquant souvent les aléas de l'âme et de l'existence et parfois même dans les vies et les carrières de ces « étoiles » qui brillent au « firmament » avant de disparaître. Une photographie de **Loïe Fuller** dansant au milieu d'un paysage escarpé nous permet d'imaginer la *Danse serpentine* exécutée par son auteure elle-même. Car la chorégraphe américaine, dont les créations incroyablement novatrices ont marqué l'histoire de la danse, ayant toujours refusé d'être filmée, nous ne pouvons, la plupart du temps, qu'admirer ses imitatrices. Autre destin fascinant que celui du grand **Vaslav Nijinski**. La légende raconte que ses sauts défiant la pesanteur faisaient tomber ses admiratrices en pâmoison (voir *Vaslav Nijinski dans le rôle du prince Albert, au second acte de Giselle* de Louis Roosen). C'est un autre plongeon, dans la folie, à la fin des années 1910, qui redouble la légende. En 1939, le chorégraphe Serge Lifar lui rend visite en Suisse. Lifar exécute des pas issus des anciens ballets du maître, et parvient ainsi à lui arracher quelques bonds, en souvenir d'un temps révolu. De part et d'autre, deux sculptures de Rodin : *Nijinski* et *Figure volante*.

Si la danse moderne puis contemporaine parvient à faire cohabiter désenchantements et ré-enchantements en un même mouvement, c'est bien souvent qu'elle n'oublie ni la poésie ni l'humour. Le programme d'extraits de films réalisés à l'occasion de spectacles récents proposé en collaboration avec le Centre national de la danse – CND rend grâce à cette légèreté grave, cette gravité légère. Installons-nous sur le dispositif de visionnage, et

basculons à la renverse pour découvrir des extraits de *L'Après-midi d'un foehn, version 1* de Phia Menard, *Event* de Heli Meklin, *Cavale* de Yoann Bourgeois, *Le Parc* d'Angelin Prejlocaj et *Nos solitudes* de la Française Julie Nioche. Tout aussi drôle et émouvant parce que décalé : *Pelican* de **Robert Rauschenberg** dont sont présentées la captation filmique et une photographie prise par **Peter Moore**. *Pelican* est la première performance du célèbre artiste américain ; féru de collaborations diverses, Rauschenberg s'entoure là de la danseuse Carolyn Brown et l'artiste Per Olof Ultvedt pour mettre en scène un vol dérisoire non sans rappeler celui de Gino de Dominicis. Non loin, justement, une photographie d'une répétition de *Beach Birds for Camera* de **Merce Cunningham**. Prise par Michael O'Neill, elle rend compte de la démarche de ce photographe yogi new-yorkais qui s'attache à suspendre le temps. Autre arrêt sur image : *Le saut du chat* du photo-reporter américain **Alfred Statler** qui réunit deux fantasmes de la vie moderne d'après-guerre : cent à l'heure et confort domestique !

Rencontres du troisième type

Mais les chats ne sont-ils pas des extraterrestres comme le postulent sur la Toile quelques *geeks* facétieux ? Bienvenue dans l'univers des croyances que se partagent grands et petits enfants. Celui des rêves les plus fous, qui perdurent parfois au-delà du réveil – des réveils difficiles aussi ! Ainsi du « petit Nemo au pays du sommeil », traduction littérale de *Little Nemo in Slumberland*. Créées en 1905 pour un hebdomadaire américain, les aventures surréelles imaginées par **Winsor McCay** n'obéissent qu'à la logique des rêves, avec ses revirements de situations et ses évolutions en cauchemars... et chaque matin, le petit Nemo se réveille au pied du lit. C'est selon une mécanique similaire, tendant vers des images oniriques, que **Möebius** crée *Arzach*. Une violence

se dégage des cinq albums qui composent cette quête absurde du protagoniste flanqué de son « ptérodelphe ». Chaussé de cuis-sardes, un personnage exhibe des engins bricolés sur les photographies accrochées à droite des planches de bandes dessinées. Une centaine de clichés aurait été réalisée entre 1940 et 1970 par cet auteur resté anonyme ; la galerie Lumière des roses qui trouva l'enveloppe en contenant l'intégralité, le surnomma cependant « Zorro ».

En face, *Spoutnik russe, CCC'P 28 000 km à l'heure* d'**André Robillard** relève d'un bricolage voisin, voire d'une réparation symbolique, puisque c'est au sortir d'une enfance difficile, que celui-ci, alors interné, commence à confectionner des armes ou des engins spatiaux. C'est aussi dans le cadre de l'internement que **Guillaume Pujolle** dessine des images cosmiques, mêlant à la gouache ou l'encre des produits pharmaceutiques. Une bourrasque, peut-être celle de la folie, semble souffler dans ses dessins. Dans sa ferme, au Nebraska, **Emery Blagdon** s'attelait aussi à la régénération. Il composa les six cent assemblages et quatre-vingts tableaux de sa monumentale *Healing Machine* (« machine guérisseuse »), dont une petite composante est exposée ici, à partir de matériaux récupérés qu'il croyait chargés d'un champ magnétique puissant. Dans la vitrine, l'un des douze livres composés de collages, d'écrits et de dessins d'aéronefs de **Charles August Albert Dellschau** – des inventions réalisées dans le cadre de la très secrète société du « Sonora Aero Club » qui aurait réuni divers amateurs d'aviation.

Avant de rejoindre à nouveau le patio, dans le couloir, d'autres poursuites obsessionnelles dont, notamment, la traque de soucoupes volantes et objets extraterrestres. Dans celle de **lonel Talpazan** se lit peut-être aussi sa solitude d'exilé aux États-Unis. Si l'œuvre de **Julius Koller** est également peuplée d'ovnis, c'est davantage pour développer, avec humour, un art doucement ré-

sistant. L'artiste publie, en 1970, son manifeste *U.F.O. (Universal-Cultural Futurological Operation)* qui prend acte de l'échec idéologique et politique en Tchécoslovaquie. Il décline l'abréviation anglo-saxonne « U.F.O. » en divers formes et signifiants. Il voyait beaucoup d'ovnis, et, en un sens, en était un lui-même : **Melvin Edward Nelson** ou « MEN » ou encore « Mighty Eternal Nation » (« puissante nation éternelle »), témoignait de ses voyages astraux, peignant à partir de terres et de roches chargées des énergies de l'univers... Dans les valises du Cubain **Chucho**, des notes éparses retranscrivant ses expériences au sein de sociétés parallèles, sur d'autres planètes, découvertes lors des enlèvements extraterrestres dont il aurait fait l'objet. En face, une série de dessins de l'Allemand **Karl Hans Janke**. C'est plus de 4 500 plans détaillés de machines et visions de l'univers qu'il lègue à l'humanité, dans le but de « propager la paix ». Il a les pieds sur terre mais veut nous faire croire le contraire : dans la salle de projection, **Fantazio**, fait décoller La maison rouge. On le suit dans *Instantané#partitura-sparizione*, haletant, s'agitant, on y est, ça y est, c'est parti !

À dos de chimères...

À droite du patio, plusieurs œuvres d'un artiste contemporain que les fidèles de la fondation Antoine de Galbert connaissent bien : Henri Van Herwegen, dit **Panamarenko**. Depuis les années 1960, l'artiste belge crée d'improbables machines supposées fonctionner – rouler, voler, nager. Bon nombre de ces orthèses qu'imagine Panamarenko ferait de nous d'étranges créatures hybrides... Les harpies de **Kiki Smith** marquent un ordre différent : on pénètre un espace où l'humain et l'animal s'imbriquent en des corps monstrueux. Ses sirènes (*Sirens*), qui perdent les marins et font sombrer les navires, s'inscrivent dans la réflexion que mène l'artiste sur les représentations sociales et culturelles

des femmes. La femme-oiseau de **Joel-Peter Witkin** parachève, par le biais du montage photographique, cet art du rapiècement dont naissent les chimères. Faisant écho aux sculptures de Smith, *Bird of Queveda, New Mexico* met en place une fascination faite de beauté étrange et d'érotisme déviant – où la femme demeure ambivalente.

Autoproclamé astrologue, clairvoyant et soignant magnétopathe, **Friedrich Schroder-Sonnenstern** multiplie les internements, et les dessins. La dimension hautement sexuée de ses productions, telle que *Der Friedens Habich*, l'amènera à participer à l'Exposition internationale du surréalisme en 1959. Hybridations les plus folles aussi dans les *Sortilèges* du poète et peintre symboliste **Roger Lorange**. Au tournant du XIX^e siècle, l'**abbé Fouré** décore sa maison bretonne surnommée « Haute Folie » de plus de deux cents sculptures en bois mêlant figures saintes et folklore traditionnel. Il sculptera également les rochers face à la mer – *hybris* hybride ?

À l'inverse, les péripéties enfantines des sœurs Vivian, aidées du capitaine **Henry Darger**, mettent en scène des corps prépubères ou hermaphrodites, parmi lesquels des fillettes hybrides aux ailes de papillon et au ventre de dragon (*In the Realms of the Unreal*). Ici, les chimères grossissent les rangs d'armées innocentes, fuyant la cruauté des « Glandeliniens », le peuple des adultes. L'humanité, dans les dessins de **Janko Domsic** s'avère mi-angélique mi-diabolique. Une géométrie tortueuse ordonne ses êtres et ses textes, empreints de mysticisme et de références herméneutiques. Un art que la poursuite d'une prétendue vérité emmène dans les régions les plus sombres. Parmi ces obscures contrées, celle de l'Américain **Prophet Royal Robertson**. Persuadé d'être la victime d'une conspiration féminine mondiale (hourdie par son ex-épouse), il dénonce les dangers de l'adultère et de la fornication à grand renfort de codes secrets. Par

comparaison, l'ange moderne du sculpteur allemand **Stephan Balkenhol** arbore un air presque hiératique, laissant là toute tentation de l'interprétation (*Engelmann*). Dans ce brouhaha de théories... un ange passe. La première partie de l'exposition s'achève avec la désopilante fausse affiche de propagande de l'artiste ghanéen **James Kwabena Anane** : « La Chine menant le monde vers de plus hauts sommets » annonce ironiquement sa peinture. Suivons l'exemple, et quittons chimères, dragons et autres monstres, encore trop terrestres, pour nous élancer vers l'espace.

On a marché sur la lune...

Le voyage se poursuit sur le balcon. De sa pose lascive, **Urs Lüthi** semble nous inviter à le rejoindre sur son tapis volant de salon. Dans ses autoportraits, l'artiste suisse joue avec son physique androgyne et cultive l'art du travestissement. Ancien prestidigitateur, **Georges Méliès** a marqué l'histoire du cinéma avec ses trucages. Leur aspect rudimentaire teinte aujourd'hui son *Voyage dans la lune*, considéré comme le tout premier film de science-fiction, d'une grande poésie. S'il a étudié l'histoire de l'art, c'est la fréquentation d'un aéroclub qui oriente la pratique de l'artiste français **Philippe Thomassin** vers la mise en place de ses « Météo-Rites » (dont *Flight Time 5 h 30*). Les objets qui l'accompagnent pendant ses vols, ne désignent rien d'autre que le temps du voyage. L'altitude suppose un changement d'échelle, jusqu'au détachement.

La modestie caractérise également l'œuvre de la Japonaise **Nobuko Tsuchiya**. Il y a de lointains souvenirs du minimalisme et de l'antiforme dans *11 Dimension Project 2* ; pour autant, les références doivent être accueillies avec précaution : une forme ovoïde s'affaisse mollement ? Ainsi de nos certitudes, précaires. L'échelle que dresse dans le ciel l'artiste et artificier chinois **Cai Guo-Qiang** n'était d'ailleurs que poussière, ou plutôt poudre





d'artifice. Un hommage grandiose à sa ville (comme le suggère le titre *Hometown Sky Ladder*) mais aussi à la philosophie et la peinture orientales, traversées de souffles. La figuration d'**Oswald Tschirtner** relève d'une fragilité proche. La sienne, certainement : l'Américain était psychotique. Tenant tant bien que mal, perchés sur de longues jambes filiformes, ses bonshommes semblent hésiter au milieu du monde (*Sans Titre (Der Mann im Mond)*). En réponse au rêve mélancolique d'atteindre les cieux, **Fabio Mauri** appose l'ironique formule « The end » au faite de son échelle de pompier, transformée en outil permettant aux peintres d'orner les coupôles de cieux et de *putti* (*Macchina per fissare acquerelli*). Avec son installation *Luna*, l'artiste italien propose au spectateur de traverser l'écran, et d'expérimenter les rêves lunaires nés à la télévision. Même potentiel de fiction à l'œuvre dans l'univers de l'artiste français **Stéphane Thidet**. *From walden to space* propose une autre forme de voyage, plus cosmique et métaphysique, dans une version de la capsule de la mission Mercury VII inspirée par la cabane de *Walden ou la vie dans les bois* (1854) d'Henry David Thoreau.

De retour sur le balcon, au sortir de la nef, le *Letatline*, du russe *letat* (« voler ») et du nom de son concepteur, **Vladimir Tatline**. Révolutionnaire convaincu, l'artiste met son art au service de la société et du progrès. Utopie, idéologie et croyance se mêlent : l'orthèse doit augmenter les capacités physiques du corps humain et lui permettre de s'envoler à la force des bras. Inversement, les installations de l'artiste et architecte français **Didier Faustino** ménagent des expériences inconfortables : le corps – physique – est exposé, contraint, tirillé, à l'instar du corps social. La croyance cède la place à une lucidité féroce. L'art n'y échappera pas : *Opus Incertum* nous invite à simuler le *Saut dans le vide* qu'**Yves Klein** déclarait avoir réalisé en 1960, dans une brochure factice de journal. C'est la fin des utopies. En atteste la chaise de la vidéo

Escape Vehicle n° 6, que l'arrivée dans l'espace fera voler en éclats, tout bonnement. L'artiste britannique **Simon Faithfull** menant une réflexion sur la période post-anthropocène et la possible fin du monde, la lente ascension de l'objet revêt progressivement un caractère irrémédiable.

Échappées sans retour

Les mécaniques à plumes de Panamarenko et de **Rebecca Horn** réenchangent les âmes et les corps. Avec *L'Éventail blanc pour un port*, l'artiste allemande dissimule son corps souffrant, depuis de graves problèmes de santé, et orchestre une chorégraphie de photographies caractéristique de son « art somatique ». Quand la désillusion est trop douloureuse, l'échappée folle reste une solution : au sous-sol, la visite des deux dernières salles de l'exposition s'amorce avec la projection d'un extrait du film *Jardin de pierres*. **Parviz Kimiavi**, cinéaste iranien, y relate la vie d'un berger, qu'une vision en rêve destinera à suspendre des cailloux aux branches d'un jardin dans le désert et prendre le ciel pour seul et unique interlocuteur.

Dans une vaste vitrine, un ensemble de dessins de différents auteurs, comme autant de représentations schématiques du monde – observées depuis de plus hautes sphères... C'est une forme de claustration qui rapproche **Matthew Ivan Smith**, enfant autiste né dans une famille érudite, et **Kim Jones**, immobilisé à l'hôpital puis en fauteuil roulant de sept à dix ans : des vues spatiales habitent le premier, des jeux de stratégie occupent le second. La patience caractérise également les productions de **Johannes Stek**. Dans *War Drawing* ou « Dessin de guerre », c'est le crayon qui conquiert méthodiquement la surface du papier. Peu à peu ces visions surplombantes se font organiques, voire monstrueuses. Ainsi des dessins du Coréen **Kim Dong-Hyun**. Ayant beaucoup voyagé dans son enfance, il reproduit les trains

et leurs réseaux ferroviaires ou métropolitains, laissant ceux-ci proliférer en rhizomes ou boyaux.

Zdeněk Košek quant à lui ne pouvait pas s'échapper : il était le récipiendaire privilégié d'informations universelles très spéciales ! Le Tchèque notait sur des cartes géographiques, sous des bocaux de verre ou dans des cahiers, des myriades de chiffres et annotations mystérieuses censées ordonner le chaos – et régler la météo ! **Palanc** concevait des dessins, des alphabets ainsi qu'un traité intitulé *L'Autogéométrie*, avec une ambition similaire : déchiffrer les lois de l'univers et surplomber intellectuellement le monde. En regard, les dessins du décorateur et costumier allemand **Robert Herlth** apparaissent dictés par des forces plus obscures que celles du cinéma : pourtant, c'est bien le film *Faust, une légende allemande* de Friedrich Wilhelm Murnau, auquel il participa, qui inspira leurs clairs-obscur expressionnistes. Et que dire du *Château Bremgarten* d'**Adolf Wölfli** ! Schizophrène, interné, l'un des plus importants auteurs d'art brut, réalisa des centaines de dessins, collages, mais aussi textes et même partitions musicales – une biographie imaginaire de près de vingt-cinq mille pages.

Impact imminent...

Si la folie douce ou l'exutoire artistique ne suffisent pas, convoquons l'humour, cette « politesse du désespoir ». Une piscine gonflable devient la piste d'un décollage impossible pour hélicoptère en réduit (*Heliport*) sous la houlette de l'artiste suisse **Roman Signer**, passé maître dans l'art du décalage – et donc du changement de point de vue. Chantre de l'absurde et du bricolage, ce dernier a pour habitude de littéralement faire voler en éclats le quotidien le plus banal. Affichant les titres les plus simples qui soient, ses vidéos se jouent dans le potentiel burlesque des actions les plus dérisoires : *56 Klein Helikopter* fait

décoller « 56 petits hélicoptères » dans un joyeux désordre, et *Zwei Schirme* danser « Deux parapluies » dans un champ. Dans *Start* (« Départ »), une camionnette basculée à la verticale devient une fusée : *ignition* !

Les petites machines volantes du cubain **Damián Valdés Dilla** pourraient avoir fait les frais des facéties de Signer. Il n'en est rien, bien évidemment : l'artiste assemble des matériaux trouvés et cabossés pour créer de nouveaux engins condamnés à l'accident. L'Américain **Georges Widener**, autiste, retranscrit quant à lui les dates – oubliées – des crashes d'avion ayant eu lieu un dimanche (*Sunday's crash*). Et *La Sorcière* de **Pierre Joseph**, s'est-elle aussi écrasée contre le mur de La maison rouge un dimanche ? Lors du vernissage plutôt : car la photographie exposée ici a, suivant le protocole habituel de cet artiste français, fourni à une performeuse le modèle d'exécution de la scène, *in vivo* et pour une soirée seulement.

On sait aujourd'hui dans quelles circonstances tragiques s'acheva l'expédition vers le pôle Nord de 1897 à laquelle participait entre autres **Nils Strinberg**. La découverte de ses négatifs, bien plus tard, vers 1930, permit de recoller les morceaux de l'histoire... Recoller les morceaux de l'histoire, c'est bien ce que nous sommes contraints de faire face au diaporama *Flying Man* de l'artiste Agnès Geoffray que l'on retrouve ici. À travers lui, cette dernière étire les une minute et trente-sept secondes que dure l'archive Pathé à l'origine de l'œuvre : on y assiste, stupéfait et incrédule, au saut mortel de Franz Reichelt essayant son costume-parachute depuis le premier étage de la tour Eiffel.

Avant de quitter l'exposition, et de regagner le hall (toujours bleu), arrêtons-nous devant le *Oui-ja enregistreur* de **Jean Perdrizet** que ses diplômes et postes dans l'ingénierie n'empêchent pas d'exécuter des plans de machines pour entrer en contact avec fantômes ou extraterrestres qu'il transmet à la NASA,

au CNRS et à l'Académie royale des sciences de Suède ! Tout un programme qui ne déplairait pas à la peintre, vidéaste, performeuse et scénographe, **Hélène Delprat**, dont l'œuvre s'applique, selon ses propres termes, à « l'extension du pire ». *Simorg* fait référence l'oiseau fabuleux de la mythologie perse, mais aussi aux décompositions du mouvement par le photographe du XIX^e siècle Eadweard Muybridge. Non loin, justement, *Décomposition du vol d'un goéland*, un bronze du médecin et physiologiste français **Jules-Étienne Marey**, inventeur de la chronophotographie dont *Vol d'un goéland* (dernière œuvre de l'exposition) est un exemple parmi d'autres. La mécanique de **Nicolas Darrot** crée des contre-pèteries étonnantes : « l'apesanteur » devient « la peur sainte ». Alors, fuyons, puisque la cage au-dessus de nos têtes est ouverte... invitation à suivre l'exemple de celles et ceux qui ne s'y laisseront jamais enfermer.

Les superhéros de l'artiste sétois **Hervé Di Rosa**, qui partage à nouveau une partie de sa collection avec nous, redonnent foi en l'impossible. Croyons-les.

Événements autour de l'exposition

jeudi 28 juin à 19 h

Fabio Mauri

conférence de Valérie Da Costa, à l'occasion de la sortie du livre *Fabio Mauri – Le passé en actes* aux éditions Les presses du réel

jeudi 13 septembre à 19 h

Les Mondes d'Hervé di Rosa

projection du portrait filmique réalisé par Alyssa Verbizh (2017), en présence de de l'artiste et de la réalisatrice

jeudi 20 septembre à 19 h

Banquet de Fabien Vallos, inédits#12,

une programmation proposée par Aurélie Djian

jeudi 27 septembre à 19 h

Paroles en l'air

performance musicale et littéraire,

de et avec François Delvoye

jeudi 4, 11, 18 et 25 octobre à 19 h

Les jeudis de L'envol

visites à plusieurs voix de l'exposition en cours,

en compagnies de personnalités ayant marqué

La maison rouge : artistes, commissaires, intervenants
ponctuels ou collaborateurs réguliers...

Autres rendez-vous publics

visites commentées publiques

tous les samedis et dimanches à 16 h,

ainsi que les jeudis soirs à 19 h, en nocturne

« **petites visites** » en famille

tous les mercredis à 15 h,

y compris pendant les vacances scolaires

séances de contes en famille*

les mercredis 4 juillet (avec Florence Desnouveaux),

18 juillet (avec Sylvie Mombo),

22 août (avec Fred Pougeard),

19 septembre (avec Clara Guenoun)

et 17 octobre (avec Laetitia Bloud) à 15 h

* (à partir de 4 ans)

informations, tarifs et réservations

tel. 0140 0108 81 / reservation@lamaisonrouge.org

la maison rouge

président : Antoine de Galbert

directrice : Paula Aisemberg

chargé de la collection : Arthur

Toqué, assisté de Théo Castaings

chargé des expositions :

Noëlig Le Roux,

assisté de Laurianne Duhayer

directeur technique : Laurent Guy,

assisté de Jérôme Gallos

et Steve Almarines

équipe de montage : Alaa Abou

Shaheen, Stéphane Albert, Lorraine

Châteaux, Tiphaine Civade, Frédéric

Daugu, Florent Houel, Nicolas

Juilliard, Emmanuelle Lagarde,

Yann Ledoux, Nicolas Magdelaine,

Noé Nadaud, Arnaud Piroud,

Ludovic Poulet, Brandao Richard,

Matthieu Roualo, Estelle Savoye

scénographie : Zen+dCo – Zette

Cazalas, assistée de Jesus Pacheco

éclairage : Abraxas Concept –

Philippe Colle, assisté de Sébastien

Audevie et Ugo Cerina

signalétique : Jocelyne Fracheboud

chargée des publics : Marie Cantos,

assistée de Fannie Raffarin

et Elora Weill-Engerer

chargée de la communication

et de la programmation culturelle :

Aurélie Garzuel, assistée

de Sarah Baud

chargée des éditions :

Véronique Pieyre de Mandiargues

assistée d'Axel Thoinon

assistante administrative :

Stéphanie Dias

accueil : Sybil Coovi

Handemagnon et Alicia Trémínio

relations presse

Claudine Colin communication –

Pénélope Ponchelet

les amis de la maison rouge

Véronique Pieyre de Mandiargues,

assistée de Camille Maufay

informations pratiques

- exposition ouverte du mercredi au dimanche de 11 h à 19 h, nocturne le jeudi jusqu'à 21 h
- les espaces sont accessibles aux personnes handicapées
- plein tarif : 10 €, tarif réduit : 7 €, (13-18 ans, étudiant.es, maison des artistes, plus de 65 ans)
- gratuité : moins de 13 ans, chômeurs, personnes invalides et leurs accompagnateurs, ICOM, amis de la maison rouge
- billets en vente à la FNAC

partenaires média



TROISCOULEURS

connaissance
des arts

un événement
Télérama

ANOUS PARIS

Slash

la maison rouge est membre

du réseau Tram **TRAM**

© photo p. 18-19 : Marc Damage

graphisme : Jocelyne Fracheboud

impression : L Graphic

Tour de contrôle à Major Tom

Prends tes cachets protéinés et mets ton casque

[...]

Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux,
un, décollage

Tour de contrôle à Major Tom

Le compte à rebours commence,

les moteurs sont allumés

Vérifie la mise à feu et que Dieu soit avec toi

[...]

Tour de contrôle à Major Tom

Tes circuits sont morts, quelque chose ne va pas

Peux-tu m'entendre, Major Tom ?

Peux-tu m'entendre, Major Tom ?

[...]

Peux-tu entendre... ?

[...]

Ici

Suis-je bien assis dans une boîte de conserve ?

Loin au-dessus de la lune

La planète Terre est bleue

Et il n'y a rien que je puisse faire...

David Bowie, « Space Oddity », extraits

dernière exposition
du 16 juin au 28 octobre 2018

la maison rouge

fondation antoine de galbert

10 boulevard de la bastille

75012 paris france

tél. +33 (0)1 40 01 08 81

info@lamaisonrouge.org

lamaisonrouge.org

